Des disjonctions nécessaires

Françoise Willmann

CEGIL (Centre d'Etudes Germaniques Interculturelles de Lorraine)
AHP – PReST (Archives Henri-Poincaré –Philosophie et Recherches sur les Sciences et les Technologies)
Université de Lorraine

Résumé : En désignant ses ennemis, le pouvoir politique totalitaire exclut des formes de pensée incompatibles avec sa volonté d'hégémonie ; mais la relecture de *1984* par Baudouin Jurdant invite à interroger les formes exclues elles-mêmes – science et littérature – leurs tendances totalitaires propres et le type d'interactions susceptibles d'y résister. Baudouin Jurdant met l'accent, non pas sur les rêves d'harmonie, mais sur la nécessité des tensions, que l'on appuiera ici en soulignant la fécondité de l'inconfort au cœur des différences, dans la traduction des langues naturelles par exemple ou de la science en littérature.

Mots-clés : littérature, science-fiction, traduction.

« Relire Orwell. Question littéraire, enjeu philosophique, réponse politique. » [1] Cette contribution à une réflexion sur la tentation des extrêmes d'une science-fiction sacrifiant volontiers, tantôt à la diabolisation de la science, tantôt à sa glorification, est un véritable essai. De *1984*, Baudouin Jurdant dégage un fil conducteur pour une réflexion qui nous invite à un périple menant de Socrate à Julien Coupat, de la *République* de Platon aux tentations totalitaires contemporaines, en tissant les rapports complexes de l'oralité et de l'écriture, scientifique et/ou littéraire et en entrelaçant la dimension philosophique avec les traces historiques et politiques, notamment à travers les références et citations – d'Hitler en particulier – en note.

Mettre en évidence la tension irréductible mais essentielle entre science et littérature, à travers un roman d'anticipation qui les bannit toutes deux – quoique différemment – , nous laisse entrevoir une implication radicale de la question cadre : la science-fiction, si elle devait, comme le terme tend à le suggérer, viser une fusion de la science et de la littérature, serait vouée à l'échec. Car c'est précisément leur différence, leur « disjonction », qui pourrait, selon Baudouin Jurdant, servir de rempart à « la tentation

1. Jurdant, Baudouin (2010) « Relire Orwell. Question littéraire, enjeu philosophique, réponse politique. » *in* Willmann, Françoise (dir.), *La science-fiction, entre Cassandre et Prométhée*, Presses Universitaires de Nancy, France, 2010, p. 149-169. (Les numéros de page entre parenthèses renvoient à cet article).

totalitaire qui nous viendrait de la contamination et de l'aplatissement communicationnels des créativités associées [à ces] deux écritures. » (p. 163)

C'est en partant du novlangue, « parole formatée et programmée » (p. 167) destinée à empêcher toute pensée, devenue l'outil principal du totalitarisme régnant à Océania, et, à l'opposé, du « pensercrime » de Winston, la rédaction d'un journal intime, que s'impose un retour sur des dichotomies fondatrices. Le rappel du début de la *République* de Platon nous remémore la défaite de la parole socratique face à la triple violence physique, financière et politique de ceux que leurs objectifs propres rendent indifférents à toute quête de savoir, mais aussi face aux insuffisances de cette parole elle-même, cherchant à dépasser ses limites. L'écriture platonicienne, en tentant de relever ce défi – remplacer le « ballottement » par la construction rigoureuse – n'est pas seulement un moyen plus fiable et peut-être pérenne, il va de pair avec la conscience de la nécessité de rendre plus aisé l'accès aux questions posées par Socrate. Il faudra faciliter l'enquête, en s'appuyant sur les difficultés qui se posent « à des gens qui ont la vue basse » (p. 160), et pour ce faire trouver des dispositifs pour améliorer la vision et favoriser l'investigation. Relire Orwell, relire également *La République* !

Orwell comme Koestler ou comme Platon l'attestent : l'écriture exige une vérité qui s'oppose à la volatilité de l'oral. La trace écrite fixe la pensée, lui confère une autonomie, qui permet de distinguer deux types d'écriture : une écriture individuelle, la fiction ou l'histoire, aux prises avec le langage ordinaire, et une écriture collective, scientifique, faite de formules, qui cherche précisément à « court-circuiter en permanence sa référence aux mots du langage ordinaire » (p. 162). Viser l'adéquation la plus forte et la plus immédiate au concept, à la pensée, dans une méfiance constante à l'égard des mots, tel semble être l'enjeu de cette écriture-là. Cette perspective se heurte toutefois au soupçon récurrent que la langue serait avant tout une barrière, ou plus positivement une médiation, entre le monde, la nature, une « essence » des choses et nous, alors qu'elle est elle-même une réalité dont nous ne pouvons étudier que les formes et les évolutions, mais qui fondamentalement nous échappe. Et peut-être l'écriture scientifique ne parvient-elle au bout du compte, quasiment à défaut de mieux, qu'à dépasser dans une certaine mesure la *diversité* des langues, une diversité sur laquelle l'écriture littéraire achoppe avec bonheur, comme le montre ici la confrontation à un texte anglais. Car la traduction d'Audiberti de « Newspeak » par « le novlangue » est peut-être moins une maladresse que le signe, heureusement toujours discutable, de la richesse irréductible des associations portées par les mots du « langage ordinaire » [2]. Le masculin ne contient-il pas précisément la notion d'oralité, comme dans l'expression « parler le français » ? Certes, l'équivalence des deux termes ne s'impose pas sans accroc, mais pour le dire avec Antoine Berman : « J'appelle mauvaise traduction la traduction qui, généralement sous couvert de transmissibilité, opère une négation systématique de l'étrangeté de l'œuvre étrangère. » [3] A la fonction anti-totalitaire que Baudouin Jurdant assigne à la coexistence de l'écriture littéraire et scientifique, il faudrait ajouter une fonction semblable de la diversité des langues,

2. *cf.* l'interview avec Célia Izoard, au sujet de sa nouvelle traduction parue en 2019 aux éditions de la rue Dorion : http ://magazine-spirale.com/article-dune-publication/traduire-1984-entretien-avec-celia-izoard (consulté le 19/05/2019). C. Izoard opte pour conserver « novlangue » au motif que le terme s'est imposé, mais l'utilise au féminin.

3. Berman, Antoine, *L'épreuve de l'étranger*, Gallimard, France, 1984, p. 17.

a fortiori au moment où ce qui reste de passage obligé par la langue commune se fait en anglais : comme le rêve de fusion entre littérature et science peut s'avérer n'être qu'un semblant d'utopie, le rêve d'une langue universelle, nourri par la phobie de l'altérité et le mythe de la transparence, prépare le terrain du totalitarisme par le réductionnisme et l'uniformité. Le novlangue est parole, oralité codifiée, contrainte, fondé sur un lexique soigneusement contrôlé, aux antipodes de tout « bavardage » susceptible de déborder, de créer le désaccord fécond tel que le suscite nécessairement la traduction.

Cependant, il y a dans l'écriture scientifique elle-même une « tentation totalitaire » qui ne réside pas seulement dans « l'aplatissement communicationnel » auquel elle peut se prêter, mais plus fondamentalement dans la profonde coupure qu'elle installe entre humain et non humain et sur laquelle le transhumanisme appuie sa volonté de « remodeler la condition humaine » [4]. En témoigne amplement le beau livre, cher à Baudouin Jurdant, de David Abram, *Comment la terre s'est tue*, dans lequel Abram défend un style de pensée « qui associe [...] la *vérité* non avec un fait statique mais avec la qualité d'une relation. » [5] Et ce n'est évidemment pas un hasard si la mise à distance, par la technoscience, de la nature devenue étrangère à l'homme trouve sa place dans la réflexion de Hannah Arendt précisément dans son ouvrage sur les origines du totalitarisme :

> « Plus une civilisation est développée, plus accompli est le monde qu'elle a produit, plus les hommes se sentent chez eux dans l'artifice humain – plus ils éprouveront du ressentiment envers tout ce qu'ils n'ont pas produit, tout ce qui leur est simplement et mystérieusement donné [...]. Il ne fait aucun doute que partout où la vie publique et sa loi d'égalité seront complètement victorieuses, partout où une civilisation parviendra à éliminer ou à réduire au minimum l'arrière-plan obscur de la différence, elle finira par se pétrifier et par être punie, si l'on veut, pour avoir oublié que l'homme n'est que le maître, pas le créateur du monde. » [6]

Est-ce dès lors l'absence de la science qui « signe l'organisation totalitaire » (p. 165) d'Océania, comme le suggère Baudouin Jurdant ? Dans *Mein Kampf*, Hitler évacue, lui aussi, la science, un terme qui ne figure pas même dans l'index pourtant bien fourni (il rejette également, du reste, l'enseignement selon lui inutile des langues étrangères). Il l'évoque brièvement dans le passage qu'il consacre à l'éducation, soulignant la nécessité de lui accorder le moins de place possible, l'époque n'étant déjà que trop vouée au matérialisme, et la jeunesse ayant au contraire besoin d'idéaux. Comme dans Océania, ce qui intéresse ce pouvoir, c'est un savoir spécialisé à visée pratique. Quant aux scientifiques, l'histoire a pu montrer leur empressement à le servir et la fragilité effec-

4. https ://iatranshumanisme.com/transhumanisme/la-declaration-transhumaniste/quest-ce-que-le-transhumanisme-version-3-2/ (consulté le 19/05/2019).

5. Abram, David, *Comment la terre s'est tue. Pour une écologie des sens.* Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Didier Demorcy et Isabelle Stengers, La découverte, France, 2013, p. 336.

6. Daniel Dagenais met cette citation en exergue de son article « La maternité sociale », paru dans le numéro 12 de la Revue du MAUSS, La Découverte, Troisième trimestre 1991, p. 126.

tive du potentiel de cette « intelligence collective orientée vers le renouvellement des savoirs » (p. 167). [7]

C'est pour finir à la vulgarisation scientifique que Baudouin Jurdant attribue la fonction de faire se rencontrer, d'une façon difficile à déterminer du reste – soulignons le choix particulièrement heureux du terme « émulsion » (p. 169) – science et littérature. La littérature n'y parvient pas vraiment ; c'est du moins ce que donne à penser, selon lui, le roman de John Updike *Ce que pensait Roger.* [8] Il faut probablement en conclure qu'il ne fait pas davantage confiance à la science-fiction. Mais s'il convient effectivement de prendre au sérieux la nécessité de maintenir la tension entre écriture scientifique et écriture littéraire, la résistance au rêve d'harmonie culturelle éveillé par C. P. Snow, il faut certainement accepter l'inconfort produit par Updike, voire le considérer comme une réussite. Il existe une science-fiction qui assume cet inconfort [9] et construit des narrations « aux prises avec 'la difficulté d'habiter le monde' » [10] dans lesquelles les *questions* soulevées par la science, qu'elles soient philosophiques, politiques ou sociales, trouvent toute la place qui devrait leur revenir.

7. *cf.* Olff-Nathan, Josiane (dir.), *La science sous le troisième Reich*, Le Seuil, France, 1993.

8. Mais est-ce si sûr ? Mentionnons au hasard une tentative intéressante : Mulisch, Harry, traduit du néerlandais par Isabelle Rosselin, *La procédure*, Gallimard, France, 2001.

9. Pour ne mentionner que deux noms peu connus en France : Andreas Eschbach ou Herbert W. Franke.

10. Bouveresse, Jacques, *La connaissance de l'écrivain, Sur la littérature, la vérité et la vie*, Agone, France, 2008, p. 88. Bouveresse renvoie ici à une définition de la littérature de Thomas Pavel, *La pensée du roman*, Gallimard, 2003.